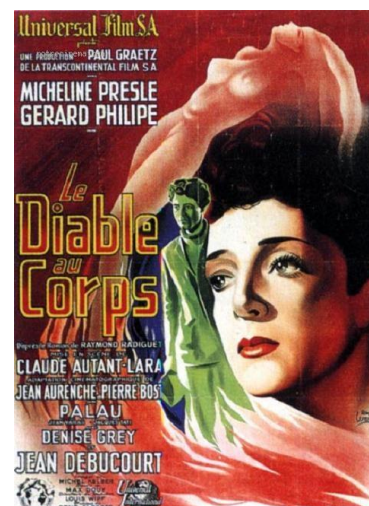




Un bon petit diable ?

Triple hommage à Micheline Presle et à Gérard Philipe, tous deux nés en 1922, et à Raymond Radiguet, mort en 1923.

par Claude AZIZA



Le 10 mars 1923, paraît en librairie un roman accompagné d'une réputation scandaleuse : *Le Diable au corps*. Il avait été précédé d'une campagne de publicité d'une ampleur inconnue à l'époque. Dès réception du manuscrit, dont le titre n'était pas définitif et qui avait cinq fins différentes, le 3 mars, l'éditeur, Bernard Grasset, avait envoyé à quarante et une personnalités parisiennes une lettre de présentation, où il comparait le jeune auteur, Raymond Radiguet, qui n'avait pas encore vingt ans, à un nouveau Rimbaud. Le jour même de la sortie du livre, l'écrivain faisait paraître dans *Les Nouvelles littéraires* un article : « Mon premier roman *Le Diable au corps* », où il prenait le soin de préciser que : « Ce petit roman d'amour n'est pas une confession ». Tout en laissant malicieusement entendre dans la suite qu'il « est naturel que ce soit justement une fausse biographie qui semble la plus vraie. ». En un mois, 46000 exemplaires sont vendus et trente articles sortent dans la presse. Le jeune écrivain, ami de Max Jacob et, surtout de Jean Cocteau, collaborateur de *Dada* et de *Littérature*, correspondant de Tzara et d'André Breton, fondateur en 1920 de la revue *Le Coq*, avec Cocteau, Auric, Satie et Poulenc, avait acquis la célébrité. Mais il n'en profitera guère : il mourra, le 12 décembre de la même année, de la typhoïde.

On peut se demander aujourd'hui où était le scandale que provoqua la sortie du livre, car « les années folles » n'en furent pas avares. En 1920, *La Garçonne* de Victor Margueritte, dont l'héroïne revendiquait sa liberté, valut à l'auteur d'être radié de l'ordre de la Légion d'honneur. La même année 1923, *Le Blé en herbe* de Colette montrait, avec une scandaleuse audace, des liens amoureux entre un adolescent de seize ans, Philippe, et une jeune femme de trente ans, Camille. Les héros du *Diable au corps* n'ont, eux, que peu de différence d'âge : lui a seize ans, elle dix-huit. Ils se sont rencontrés en 1917. Lui — dont ne saura pas le prénom — c'est un collégien indépendant et autoritaire, elle, Marthe, d'une certaine mollesse de caractère, est fiancée, puis mariée à Jacques qui est mobilisé. Marthe va alors très vite tomber sous l'emprise du narrateur et montrer une scandaleuse et insouciance infidélité, qui se terminera tragiquement : elle mourra en accouchant d'un enfant adultère, en faisant

croire à Jacques qu'il est de lui. C'est là sans doute que bât blessait : au moment où les hommes étaient à la guerre, un adolescent profitait de ce qu'il nomme crûment au début du livre « quatre ans de grandes vacances ». Ce n'est pas que Jacques fût un foudre de guerre, il était hospitalisé... C'est l'immoralité de la situation : le mari trompé se bat pour la France et, surtout, il y a la jalousie mesquine des bonnes âmes devant l'exultation ouverte et provocante de ces corps décorsetés. Nul doute qu'il faille y retrouver l'écho de la liaison qu'eut en avril 1917 l'auteur avec Alice, qui venait de se marier avec Gaston, un soldat. Reste le mystère du titre qui semble, ici, combiner trois sens. « Avoir le diable au corps », si l'on en croit Littré, c'est « être vif, emporté, vigoureux passionné. » Mais, c'est aussi, dans le vocabulaire religieux, « être possédé par le démon ». Il faut, enfin, y ajouter une connotation érotique : être fou ou folle de son corps.

Un quart de siècle plus tard, sortait en septembre 1947, sur les écrans parisiens, l'adaptation de Claude Autant-Lara, tournée du 24 août au 11 novembre 1946. Le film avait rencontré bien des difficultés, car le producteur, Paul Graetz, un peu frileux, avait exigé de nombreuses coupures. Bien plus, il remettait en cause la structure même du film qui commençait par un flash-back. Il faudra la menace de grève de l'équipe technique, solidaire du réalisateur et appuyée par la CGT, pour que le film puisse voir le jour. Quant au cinéaste, bien loin de s'incliner, il revendiquait la supériorité de son scénario sur l'intrigue du roman — scénario fondé sur le texte avant les coupures suggérées par Cocteau ! La sortie ne suscita qu'un petit scandale. Autant-Lara n'avait pas encore tourné *Le Blé en herbe* (1954), bien plus sulfureux. Si le film choqua, ce ne fut pas par l'exposition d'une passion juvénile et scandaleuse : on ne reprochait plus alors aux lycéens de courir le guilledou. En revanche, il pouvait encore sembler indécent de montrer ces amours de vacances alors que tant d'adolescents avaient combattu l'occupant allemand, parfois en y perdant la vie, dans une seconde guerre qui venait de s'achever. Le film remporta en juin de la même année le Grand Prix de la critique internationale au Festival du Film et des Beaux-Arts de Bruxelles. Micheline Presle (née en 1922 et aujourd'hui centenaire) dans le rôle de Marthe ne fut pas couronnée, mais Gérard Philipe (né lui aussi en 1922) qui joue le rôle du narrateur, appelé ici François, reçut le prix d'interprétation masculine.

Ainsi, d'un conflit à l'autre et pour des motifs à peine différents, les France d'après-guerre jetèrent l'anathème sur le cinéaste comme sur l'écrivain.

Documentaire de Yann Coquart, « Le Diable au corps : *sensuel et sans remords*, 2022 » sur [Arte.tv](https://www.arte.tv).

Claude Aziza, décembre 2022

La Cinémathèque française a consacré à Gérard Philipe une rétrospective en décembre 2022 : www.cinematheque.fr/cycle/gerard-philipe-1010.html